

DES INTERNES AU DESSOUS DE TOUT, ou quand les « catacombes de Paris » résonnaient de chansons paillardes...

GILLES THOMAS

gilles.thomas@paris.fr

*En hommage à Maurice Goudemand (1927-2009),
fondateur et conservateur du musée et du centre
historique Sainte-Anne*

*...qui renferme à la fois des fresques de
l'ancienne salle de garde de Ste-Anne, mais
également des éléments en rapport avec les
 carrières de Paris dont un plan levé pendant la
guerre par les Pr. Suttel et Talairach.*

Par cet article, nous allons essayer de lever un voile, non pas pudique, mais tout simplement opaque pour des raisons géologiques¹, sur une activité peu connue des internes parmi leurs diverses traditions festives : leur fréquentation des carrières et catacombes de Paris... et de la banlieue parisienne.

Si le terme catacombes ne devrait être employé que pour désigner l'ossuaire tant municipal que général de la Ville de Paris, il s'avère que celui-ci, qui a été choisi par analogie avec celles de Rome, a été adopté dès 1782, soit quatre années avant la création officielle et effective de cet ossuaire. De plus, dès l'origine ou quasiment, ce vocable a été repris par métonymie pour désigner l'ensemble des carrières souterraines de la ville de Paris et d'ailleurs, et même pour des notions abstraites telles que les catacombes du pouvoir, les catacombes de l'esprit, les catacombes de l'histoire, etc. Aussi, conservons ce terme passé dans le langage courant pour évoquer ces lieux souterrains typiquement parisiens (au sens du « Grand Paris » devenu politiquement à la mode ces derniers temps), qu'eurent la chance de fréquenter les internes de certains hôpitaux.

Petit rappel historico-géologique

Il y a 45 millions d'années, ce qui allait devenir le bassin parisien était recouvert par un océan au fond duquel s'accumulèrent des sédiments qui deviendront au fil du temps ce qui est universellement connu sous le nom de « calcaire lutétien ». Lorsque les romains colonisèrent ce qui n'était encore que la Gaule, ils découvrirent dans les environs de ce qui deviendra Paris par la suite, la richesse de ce gisement et commencèrent à l'exploiter à ciel ouvert pour l'utiliser comme pierre de construction. À partir de la fin du XII^e - début du XIII^e siècle, les carriers s'enfoncèrent dans les bancs de matériau, pour poursuivre leurs extractions en souterrain ; ils ouvrirent également d'autres carrières directement à partir de la surface, en creusant des puits d'extraction de plusieurs mètres de diamètre pour atteindre ce filon de roche à bâtir situé à une vingtaine de mètres de profondeur. La

¹ Victor Hugo l'avait déjà écrit dans « Les Misérables » : « *Le sous-sol de Paris, si l'œil pouvait en pénétrer la surface, présenterait l'aspect d'un madrépore colossal. Une éponge n'a guère plus de pertuis et de couloirs que la motte de terre de six lieues de tour sur laquelle repose l'antique grande ville. Sans parler des catacombes, qui sont une cave à part, sans parler de l'inextricable treillis des conduits du gaz, sans compter le vaste système tubulaire de la distribution d'eau vive qui aboutit aux bornes-fontaines, les égouts à eux seuls font sous les deux rives un prodigieux réseau ténébreux ; labyrinthe qui a pour fil sa pente.* »

ville ayant trouvé dans ses environs proches tous les matériaux nécessaires à une édification pérenne (calcaire sur sa Rive Gauche, gypse ou pierre à plâtre sur sa Rive Droite, et également de l'argile), elle ne cessa, à l'instar d'un organisme trop bien nourri, de faire craquer sans arrêt sa ceinture abdominale, pour s'en entourer d'une autre toujours plus grande.

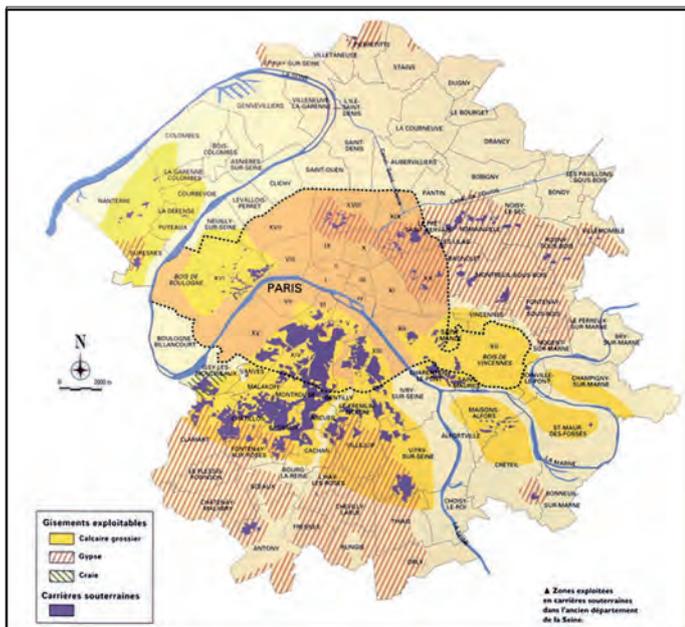
Nul n'échappant à son destin, il arriva ce qu'il devait : des bâtiments vinrent à être édifiés sur le vide d'anciennes carrières souterraines par méconnaissance de leur existence. Et comme le phénomène gravitaire possède encore de beaux jours devant lui sur notre planète terre, celle-ci ayant horreur du vide, des effondrements se produisirent qui avaient pour conséquence de combler ces vides entropiques, avec tout ce qui pouvait se trouver au-dessus : champs, routes, habitations, bêtes et hommes. Devant le danger qui s'avérait chaque jour davantage, le 4 avril 1777 fut créée l'Inspection des carrières, service chargé de répertorier ces vides oubliés, d'en dresser la cartographie, et de consolider tout ce qui se trouvait sous les voies publiques et bâtiments du Roi (particularité de la loi française dérivant du droit coutumier romain : de la propriété du sol, découle celle du sous-sol jusqu'au centre de la terre, art. 552 du code civil).

Il résulta de ces travaux de confortation, la création d'une doublure topographique souterraine du cadastre parisien du XVIII^e siècle : un ensemble d'artères venant s'aboucher les unes dans les autres, formant parfois des anévrismes, s'invaginant, se métastasant et ondoyant jusque sous des parcelles verdoyantes, végétalisées ou hospitalières.

Des hôpitaux parisiens à la santé fragilisée

Depuis le 1^{er} janvier 1860 qui vit l'annexion de communes suburbaines, le Paris ville-capitale comporte de nos jours 20 arrondissements. Ceux qui se trouvent sous-minés par l'existence d'anciennes carrières souterraines de calcaire autrefois à la campagne, sont les 5^{ème}, 6^{ème}, 12^{ème}, 13^{ème}, 14^{ème}, 15^{ème} et 16^{ème} arrondissements. En conséquence, certains des hôpitaux qui y ont été

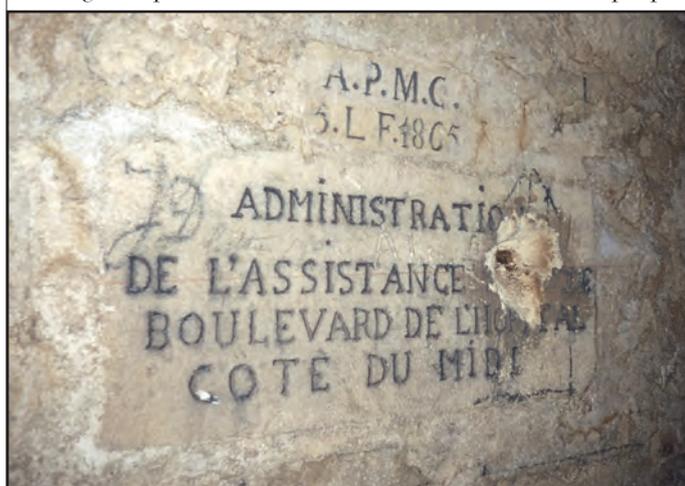




édifiés peuvent être directement impactés par un réseau de galeries souterraines : cas de l'hôpital gériatrique de la Rochefoucauld (ex-de Montrouge), de l'hôpital Cochin, de Sainte-Anne, du Val-de-Grâce (Val), du Kremlin-Bicêtre (KB), de la maison de traitement Esquirol ; sans parler de la faculté de pharmacie de l'avenue de l'Observatoire, heureuse préterition.

Parmi ceux-ci, tous les hôpitaux n'ont pas gagné à la loterie de posséder leur propre entrée privée. Peuvent s'en enorgueillir pratiquement tous, sauf la Rochefoucauld et la Pitié-Salpêtrière ; et parmi les autres, si le KB et Esquirol possèdent bien leurs accès privés, les réseaux dans lesquels il est possible de cheminer ne sont pas reliés au Grand Réseau Sud couvrant les 5^{ème}, 6^{ème}, 14^{ème} et 15^{ème} arrondissements. Sous tous ces hôpitaux se trouvent des confortations *i.e.* des piliers de consolidation établis par l'Inspection des carrières. Et parfois on peut y lire, en plus de la date de réalisation du travail, une identification gravée qui fleure bon son XVIII^e siècle coloré : Hospice des Pères de la Charité (pour la Rochefoucauld), hôpital Jacques du Haut-Pas ou des Vénériens (pour Cochin).

Sous le Val-de-Grâce, ce sont ainsi 1880 mètres de galeries souterraines qui ont été ménagées autour des consolidations commencées au dix-septième siècle. Sous l'hôpital Cochin on compte 1200 mètres (majoritairement des XVII^e et XVIII^e siècles), alors que son voisin immédiat l'hôpital du Midi (ou Ricord) ne peut se targuer que de 615 mètres datant des même époque.



L'hospice Sainte-Anne est sous-miné par 1442 mètres de galeries souterraines, et celui de La Rochefoucauld ne possède que 850 mètres de telles galeries. Tandis que les vides sous l'hôpital de La Salpêtrière ont été totalement remblayés, ce qui explique l'absence d'accès direct à partir de cet hôpital. Alors que pour La Rochefoucauld, seul un puits à eau d'un diamètre majestueux mais sans échelle, aurait pu permettre à une époque d'accéder au GRS (qui ne s'appelait pas encore ainsi), encore eut-il fallu être amateur de descentes sur corde, à défaut du baquet éventuellement utilisé pour remonter l'eau.

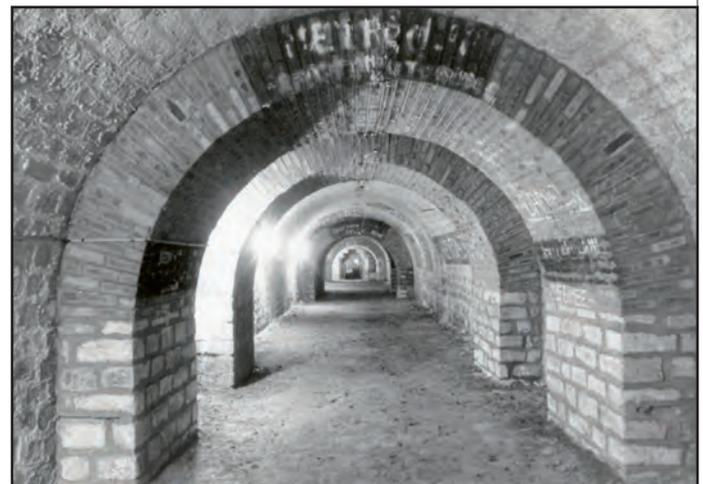
L'écho aujourd'hui des bal(l)ades des internes

Le terrain de jeu des internes ayant été défini, la guerre intestine et larvée existant entre les différents hôpitaux posséda des répercussions jusque dans les sous-sols catacombesques de notre ville-capitale. Ainsi est-on sûr, grâce à un premier article de presse, que la rivalité entre Cochin et Val-de-Grâce facilitée par leur proximité géographique un seul boulevard à traverser présentait une possibilité d'extension souterraine. La cloche pour sonner l'heure du repas, voyageait ainsi régulièrement entre les salles de garde des deux centres hospitaliers suite à un rapt furtif, en utilisant parfois le passage par les ramifications souterraines des galeries des catacombes.

Il faut dire que Cochin possédait une salle de garde une peu particulière² : « *Le salon d'été*, tel était le nom de cette annexe [qui] consistait en de belles carrières [accessibles en toutes saisons par un puits, dont l'orifice aboutissait à l'entrée du service de feu Dujardin-Beaumetz], placées sous l'hôpital même, et qui offrait l'emplacement voulu pour les agapes les plus somptueuses. Du "salon d'été", rayonnaient d'innombrables chemins tortueux, très enchevêtrés. La découverte d'un vieux plan des Catacombes, à Carnavalet, fut d'une grande utilité pour les pérégrinations les plus aventurées ; ce plan fut même corrigé et amplifié ! Alors commencèrent ces folles excursions, dont la plus goûtée de beaucoup était la promenade sous le Val-de-Grâce. On y rencontrait une station fort connue, là où s'élevait naguère la statuette de saint Vincent de Paul. Les internes se demandèrent souvent pourquoi le saint était grillagé dans un endroit si rempli de mystère et d'ombre. [...] Les jours de grande noce, les internes conduisaient leurs invités à la carrière de Port-Mahon. Celle-ci était elle-même une sorte de sous-sol d'une autre carrière, située dans le quartier de la Tombe-Issoire. La visite des internes au "salon d'été" et à ses nombreuses stations duraient des heures, heures joyeuses, inoubliables pour ceux et celles qui les vécurent. Il y avait pour piment quelque danger, et cependant il ne se produisit jamais d'accident, sauf un, toutefois, qui fut capital : à la suite d'un bavardage de domestique, l'administration de l'A.P. eut connaissance des "balades" souterraines ; elle ordonna de boucher l'ouverture du puits ».

On trouve d'ailleurs toujours aujourd'hui, pour qui sait lire les parois et les ciels des galeries, des traces de passage que les internes de Cochin laissèrent au cours de leurs pérégrinations sous Paris : une première date

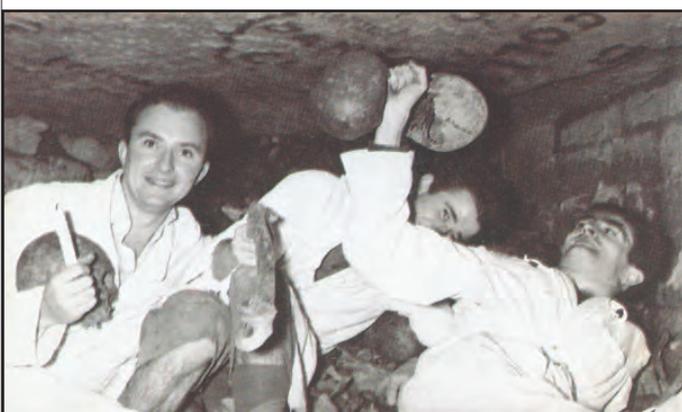
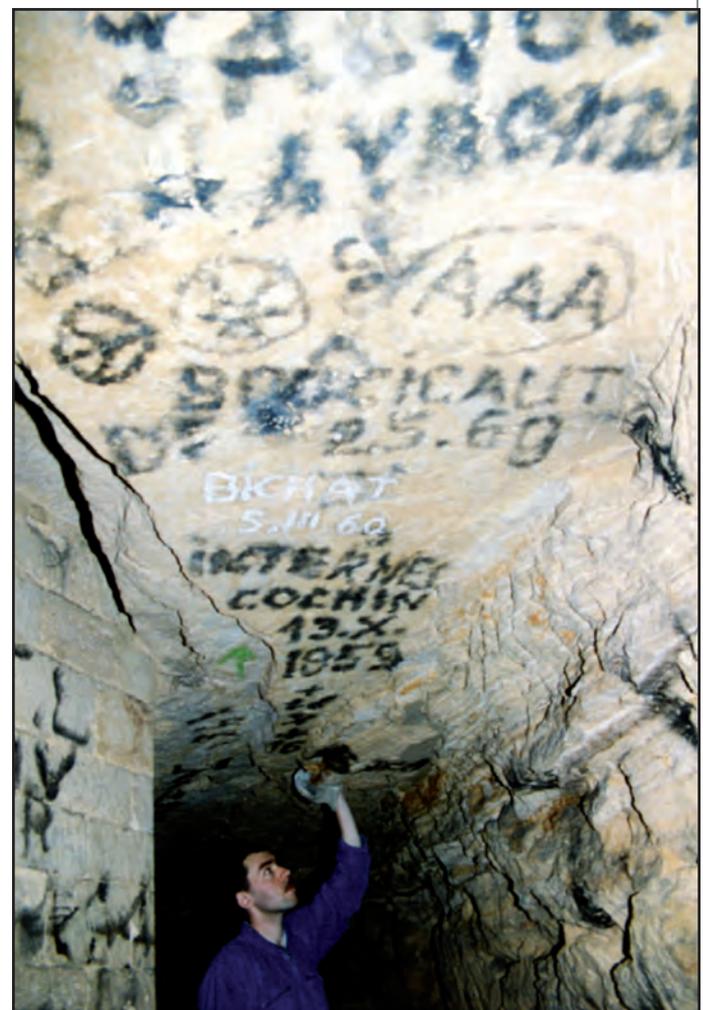
2 Neurochirurgien, inventeur d'un système de coordonnées stéréotaxiques tridimensionnel pour l'étude du cerveau, désigné sous le nom de référentiel Talairach. Il est le coauteur, avec René Suttel, de « Carrières et catacombes de Paris », paru initialement aux éditions *Sebdacs*, aujourd'hui éditions *du Treuil*.



de 1959 du côté de Montparnasse, puis en 62 près de la faculté de pharmacie avenue de l'Observatoire. Ceux de Bichat s'aventurèrent aussi en 1960 sous Montparnasse, de même Boucicaut, mais en 69, année érotique s'il en fut !

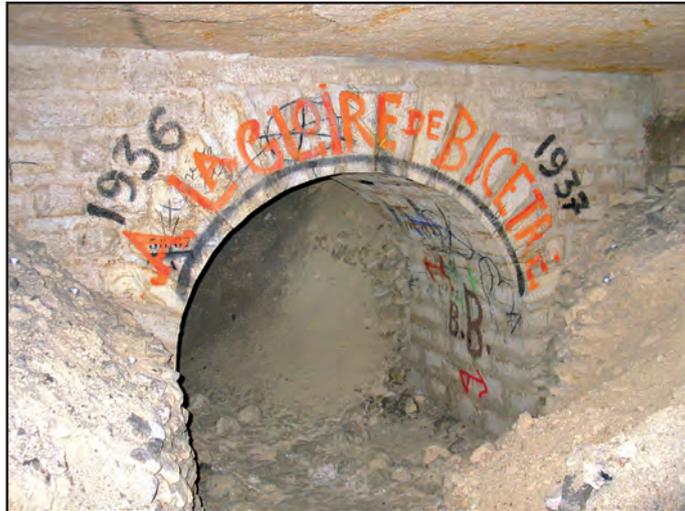
Ah Montparnasse ! son cimetière en surface, mais également sa copie carbone sous forme d'ossuaires au-dessous ; ces réserves d'os ont été constituées après que l'Ossuaire des Catacombes de Denfert-Rochereau eut été considéré comme plein en 1860. Les nouvelles arrivées d'ossements ont alors été reléguées six pieds sous-terre sous un « empire de déjà morts » : l'asile du cimetière bien nommé du « Champ-d'Asile » (*sic*). N'oublions pas que c'est dans les vieux crânes que l'on extrait les meilleures sentences, celles qui demeurent littéraires et historiques à tout jamais : « *To be or not to be !* »

On sait, par un graffiti en forme de cartouche commémoratif, qu'en 1886 du personnel de Cochin s'approcha de Sainte-Anne. Il semblerait que parmi ces « explorateurs » se trouvait une « mère supérieure », ce qui ne serait pas surprenant puisque que la loi de sé-



paration de l'église et de l'État n'était pas encore en gestation. Ce à quoi Sainte-Anne répliqua en venant apposer dans les tréfonds de Cochin une inscription de la « Société des Cochons de Ste-Anne », représentée par ses Président, Secrétaire, Trésorier et Avocat. À toute proximité de Cochin, rue Saint-Jacques, se lit d'ailleurs toujours à la peinture « Via Coldefia », rendant hommage à Jacques-Marie Coldefy qui était un interne en chirurgie de l'hôpital Sainte-Anne, devenu par la suite chirurgien chef de ce même hôpital de 1958 à 1974. Cet hôpital psychiatrique possède deux prédécesseurs remarquables en les personnes des professeurs René Suttel et Jean Talairach³ qui s'ingénierent à parcourir clandestinement en cette période troublée que l'on appelle l'Occupation, l'ensemble des galeries du Grand Réseau Sud aux fins d'en dresser une cartographie pratique qu'ils espéraient être utile à la Résistance. Tous les internes n'ont certes pas eu ce souci de « sérieux », et certains organisèrent sous l'hôpital des festivités *underground*. L'un n'interdisant nullement l'autre, cela n'empêche pas d'aller explorer les circonvolutions des galeries souterraines ; ainsi telle personne faisant partie des « rats de Paris » d'un côté pour sa face « sombre », mais également du Cercle amical et philanthropique de recherches anciennes (le fameux Capra), lors d'études davantage historiques.

Si les internes du Kremlin ou d'Esquirol pouvaient se contenter d'organiser des bacchanales privées et relativement à l'abri de toute intrusion intempestive dans leurs propres réseaux indépendants, les parisiens avaient tout loisir de circuler dans les 180 km de galeries que leur offraient leurs portes ouvrant sur les labyrinthiques arcanes souterraines. En revanche, les internes Bicestrais ne se privèrent pas d'aller narguer leurs collègues de Cochin, en allant y marquer leur prise de propriété sur deux piliers de maçonnerie directement sous les pavillons Ollier et Achard de Cochin : respectivement « Rond-Point des Bicestrais », et « Empire de Bicêtre. Protectorat ». Sur le chemin, passant par les dessous du Val-de-Grâce, on y trouve également « A la Gloire de Bicêtre » daté de 1936-1937 et « Via Toupetia » en l'honneur J.R. Toupet qui fut un chirurgien réputé du Kremlin-Bicêtre (nommé en 1926, il dynamisa le service de chirurgie, en faisant l'un des plus actifs de la Région parisienne). Le cheminement vers Cochin à partir des dessous du Val-de-Grâce était d'ailleurs facilité, puisqu'à cause de la conversion en abri de Défense Passive des carrières du « Val » lors de la deuxième Guerre mondiale, le fléchage menant vers la sortie de secours au niveau de la prison de la Santé passait par le réseau sous Cochin ; les flèches à suivre ont d'ailleurs le bon goût d'être dessinées sous la forme de caducées allongés.



³ Les sous-sols de Paris ne cesseront pas pour autant d'être fréquentés, mais cette fois-ci « officiellement clandestinement » puisque auparavant rien ne l'interdisait !

Un tour pendable, mémorable

Certains internes connaissaient d'ailleurs si-bien le réseau de ces galeries souterraines, qui n'étaient pas encore officiellement interdites (elles ne le deviendront que le 2 novembre 1955 suite à la loi de sécurité intérieure du 3 avril de la même année liée à la guerre d'Algérie...) qu'ils se permettaient des blagues au détriment de pauvres touristes du musée des Catacombes. Ayant payé leur écot pour accéder au seul parcours ouvert à la visite, ils pensaient certainement être également quitte pour en ressortir en toute tranquillité. La suite prouva que non ; mais le bonus auquel ils eurent droit leur laissa certainement davantage de souvenirs à raconter ou se remémorer, que la visite officielle en elle-même ! Laissons le professeur François Lhermitte nous raconter la chose, en agrémentant sa narration de compléments d'information idoines :

« Un jour [à partir de Cochin], nous avons décidé de rejoindre le réseau des visites organisées par le service des catacombes [à Denfert-Rochereau] et de nous diviser en deux groupes : les fantômes et les guides [usurpation d'identité facilitée par le fait que les guides officiels ne portaient ni uniforme, ni insigne] chargés de faire dévier les visiteurs de l'itinéraire

officiel. Les fantômes ont vite abandonné leurs fonctions, mais un interne déguisé en guide a si bien fait son travail qu'il s'est retrouvé à la tête d'une trentaine de hollandais [selon le compteur du portillon de sortie, c'est une cinquantaine de touristes qui manquaient à l'appel (nombre rapporté par la presse)] ; seulement il s'est perdu, et il a bien vite retiré sa casquette. Les visiteurs ont commencé à s'étonner : le guide avait disparu, ils marchaient dans la boue...

Les enfants se sont mis à pleurer. Heureusement, un rai de lumière est apparu sous une porte [dans l'enceinte de l'hôpital du Val-de-Grâce] : ils ont frappé, un gardien est venu et, après avoir d'abord refusé d'ouvrir à cause du règlement, a fini par céder devant le tollé général. » Ce coup fut tellement mémorable que la presse de l'époque en fit des gorges chaudes ; ainsi un article du journal *Combat* du 22 juin 1948 l'évoqua en intitulant son papier : « Les mystères des Catacombes ». Et cerise sur le gâteau qui vient illuminer le ciel sans étoile de ce pays sous la terre qu'est le monde souterrain des anciennes carrières : « parmi les hommes en détresse se trouvait l'un des gardiens de la paix chargé de surveiller les visiteurs » [à interpréter par « employé des catacombes »], comme quoi ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés. Ce qu'avait déjà remarqué Pierre-Léonce Imbert à la charnière de l'année 1870-1871 lorsqu'il écrivait : « Nous affirmons connaître un grand nombre d'entrées particulières qu'elle [l'administration des carrières] ignore, et beaucoup d'autres qu'elle doit connaître, mais qu'elle ne surveille pas », et ce qui fut confirmé le 9 mai 2004, lors de l'opération « planète propre » organisée à la demande du ministère de la Jeunesse et des Sports !

Et pendant ce temps-là, d'autres visiteurs, source d'autres anecdotes

Que ceci ne soit surtout pas pris comme une incitation à une « balade interdite », titre de l'exposition des légations françaises à l'étranger qui, sous un alibi culturel, invitait le public à y aller voir au début des années 80's. N'oublions pas que toute infraction à l'arrêté du 2 novembre 55 est punissable du paiement d'un procès-verbal de contravention, et que si de plus il vous prenez à l'idée de vouloir « crâner » en rapportant de ces antres infernales un souvenir, vous pourriez tomber alors sous le joug de la loi relative à la violation de sépulture... à condition de vous faire prendre. Ce qui ne fut pas le cas d'un astrophysicien du CNRS aujourd'hui à la retraite, mais qui, lorsqu'il était adolescent, était un fidèle aficionado des carrières et autres catacombes parisiennes. Dans le chapitre II de ses mémoires, il écrit ce que nous vous présentons dans l'encadré ci-contre.

Si nous nous sommes permis de reproduire quasiment in extenso la narration de Jean-Pierre Petit, c'est parce qu'elle apporte un certain nombre d'éléments peu connus, mais véritablement vécus. De plus, nous sommes persuadés que certains parmi vous ont peut-être acquis un de ces crânes... en tout bien tout honneur bien évidemment. Si tel est le cas, arrangez-vous pour nous le faire savoir, à défaut de récompense, nous pouvons vous assurer une discrétion de pierre tombale !

Un fin peu glorieuse, mais pour une renommée à la postérité

Gardons en mémoire que l'on pourrait très bien se perdre sous Paris, non seulement parce que c'est un véritable labyrinthe, mais également par un défaut de lumière ; pensez à toujours avoir au moins un éclairage de secours. Ce qui est peut-être arrivé à ce pauvre Philibert Aspairt (selon le libellé de sa pierre tombale, ou Asper selon les documents archivistiques retrouvés tout récemment par Virginie Palier⁴), alors qu'il était portier du Val-de-Grâce. Le 3 novembre 1793, Philibert disparut corps et âme de la surface parisienne ; Le « Val » était alors devenu depuis très peu (à peine quelques mois) un établissement hospitalier militaire. On ne retrouva que son squelette, il faut dire à son « corps défendant » qu'un peu plus de dix années s'étaient écoulées depuis, puisque la découverte des restes macabres eut lieu le 30 avril 1804. Il fut alors « inhumé en la même place » de sa découverte, soit à 20 mètres de profondeur sous le trottoir du boulevard Saint-Michel, dans la galerie de carrière éponyme.

Sachez qu'un gros mois avant la tenue de ce colloque, cette onzième conférence de l'ADAMAP, nous ignorions tout sur la personne inhumée ici bas, malgré le monument officiel l'honorant, un tombeau majestueux. Mais le 21 janvier 2010, grâce à la persévérance de Virginie, une chercheuse discrète mais dont le nom mérite également d'être louangé à défaut de passer à la postérité (ce qu'on lui souhaite néanmoins), un pan de l'histoire des carrières sous Paris a été révélé

4 Qui est donc ainsi définitivement devenue l'heureuse inventeuse *ad vitam aeternam* (et pour les siècles des siècles) de la résolution de « l'énigme Aspairienne », qui avait quand même fait phosphorer en vain quelques historiens ou se revendiquant tel, pendant une quarantaine d'années.

avec panache, le rideau l'occultant ayant été levé avec élégance. Dans les archives de l'état civil reconstituées suite à leur destruction lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville pendant la Commune de 1871, un document remis en 1873 et provenant de La Salpêtrière permit de

« Au détour d'un couloir nous tombâmes sur une salle circulaire emplies d'un monceau de squelettes en pièces détachées. Il y en avait bien des milliers. C'était la partie inférieure d'un puits où les croque-morts avaient jeté pêle-mêle tous ces squelettes.

- Formidable, s'écria Jean-Claude, c'est la fortune !

- Que veux-tu dire ?

- Eh bien, nous allons vendre ces crânes pour nous faire de l'argent de poche.

- Mais cela relève de la violation de sépulture !

- Bah, il suffira de ne pas se faire prendre, c'est tout.

Nous retournâmes donc régulièrement avec des sacs ou des valises en carton. Les ossements étaient ensuite entreposés dans la cave de la tante de Jean-Louis où nous procédions à leur nettoyage avec des brosses et de la lessive. Il fallait surtout bien lessiver l'intérieur des crânes, où la boue avait pénétré.

[...] Nous trouvâmes rapidement des débouchés commerciaux, en particulier chez les antiquaires, qui nous achetaient ces crânes, bien nettoyés et vernis, par lots entiers, à très bon prix, comparativement à nos besoins d'écoliers. Ceux-ci n'avaient rien à voir avec ceux qu'on trouvait au lycée ou dans les expositions et qui étaient blancs comme du lait. Le temps avait donné à ceux que nous remontions du sous-sol parisien une patine brune du plus bel effet.

La tante de Jean-Louis avait un ouvrage de phrénologie, discipline permettant de déduire le caractère des gens en examinant les bosses de leur crâne. En nous inspirant de celui-ci nous tracions des inscriptions à l'encre de Chine. J'étais très doué pour imiter les vieilles écritures en cursive. Les antiquaires appréciaient d'autant plus ces objets, ainsi valorisés, qu'ils devaient vendre à leurs clients en leur racontant qu'ils avaient appartenu à des alchimistes, voire à Cagliostro lui-même. [...] Certains clients voulaient des crânes complets, avec leur mâchoire. Mais dans l'ossuaire les os étaient en vrac. Les mâchoires s'adaptent sur les côtés sur ce qu'on appelle des condyles. Il fallait donc faire de nombreux essais pour trouver pour chaque crâne la mâchoire qui s'adapte correctement. Dans ces conditions il était bien rare que les dentitions coïncident, mais en général nos clients n'y prêtaient guère attention.

Nos ancêtres avaient de très mauvaises dents et de nombreuses manquaient. Nous entreprîmes alors de regarnir les mâchoires avec des dents trouvées dans l'ossuaire. Un jour un dentiste s'écria :

- Je n'ai jamais vu un client qui possède autant de prémolaires ! Ce objet est étonnant.

Nous allâmes mêmes jusqu'à essayer de reconstituer un squelette entier, après avoir soigneusement examiné celui qui se trouvait au lycée, dans la salle de science nat'. Jean-Claude fixait des vis et des crochets en cuivre, après avoir fait des avant-trous à la perceuse. Nous apprîmes énormément de choses en anatomie en nous livrant à cette activité, mais quand nous eûmes terminé, Jean-Louis contempla notre travail avec un œil critique :

- Il est pas mal, votre bonhomme. Il a bien les deux jambes de la même longueur, mais ses rotules ne sont pas à la même distance du sol. Ça devait sacrément le gêner pour marcher.

Jean-Pierre Petit. chapitre II de ses mémoires.

répondre à cette question majeure : qui était Philibert Aspaïrt/Asper ? Mais à l'instar d'une boîte de Pandore, cela ouvre dans le même temps le champ à de nouvelles investigations historiques : pourquoi Philibert, natif du Puy-de-Dôme, fuyant les volcans auvergnats, est-il venu s'égarer dans nos catacombes parisiennes et y laisser la vie. Et pourquoi ne fut-il pas remonté à la surface pour y

être enterré comme tout un chacun ? Vous allez me dire qu'il y était déjà ! Mais s'il n'y avait les cataphiles qui osent braver un interdit, qui lui rendrait hommage en passant régulièrement sur sa tombe ?

Appel à témoignage(s)

Bien évidemment cette ébauche d'étude ne demande qu'à s'enrichir d'autres souvenirs des grands anciens que vous êtes, que vous soyez le binôme cataphile Kiger et Gobert, alors à Cochin en 1963, ou quiconque d'autre. Vous avez fréquenté les carrières de Paris, vous en avez gardé des souvenirs, purement immatériels, des réminiscences, et pourquoi pas des photos, soyons fou, rêvons à ce qui est loin d'être impossible, n'hésitez pas à me contacter.

Georges Perec l'avait écrit en quatrième de couverture de « Je me souviens » : « Il arrive pourtant qu'elles reviennent, quelques années plus tard, intactes et minuscules, par hasard ou parce qu'on les a cherchées, un soir, entre amis : c'était une chose qu'on avait apprise [...], un geste, ou quelque chose d'encore plus mince, d'inessentiel, de tout à fait banal, miraculeusement arraché à son insignifiance, retrouvé pour un instant, suscitant pendant quelques secondes une palpable petite nostalgie ».

Orientation bibliographique afin que de poursuivre l'exploration

« Les salles de garde des hôpitaux de Paris », par Guy Tomel p.27-30 du Journal illustré du 8 juillet 1893 ;

« Paris souterrain », par Émile Gérards, édition Garnier Frères © 1908 (réédité en 1991 par DMI) ;

« La Salle de Garde. Histoire anecdotique des salles de garde des hôpitaux de Paris », par le docteur Cabanès (© P. Montagu - décembre 1917) ;

« Catacombes et carrières de Paris ; promenade sous la capitale », par René Suttel, préface de Jean Talairach (édité en 1986 par la SEHDACS, puis en 1993 par le PICAR) ;

« Atlas du Paris Souterrain. La doublure sombre de la Ville lumière », sous la direction de Alain Clément et Gilles Thomas (© Parigramme 2001) ;

« Quand les carabins allaient en carrières ... avant d'embrasser la leur, ou Quand le chemin de la carrière médicale passait par les catacombes (où l'on verra que tout n'est que problème d'érection et de ses conséquences !) », pour le site Internet consacré aux « Salles de garde » (<http://www.leplaisirdesdieux.fr>)

« Artistes en carrières et Mineurs artistes... et non pas Artistes mineurs : Soixante ans de traditions picturales associées à la cérémonie du baptême de chaque nouvelle promotion, à l'École Nationale Supérieure des Mines de Paris (1946-2006) (ébauche d'étude remise à Christian Hottin, chef de la Mission



ethnologique au ministère de la Culture le 1^{er} sept 2008) ;
 « *Quand les internes allaient en carrières ... avant d'embrasser la leur ! (Des carrières souterraines parisiennes à la carrière médicale professionnelle, le parcours de l'Internat passait autrefois par les catacombes de Paris)* », dans « *L'Internat de Paris* » (revue de l'Association Amicale des Anciens Internes en Médecine des Hôpitaux de Paris) ; n°54 (septembre 2008), p.31-37 ;
 « *Quand les carrières de la Région parisienne avaient (déjà) une vocation pédagogique* », dans « *SAGA information* » (bulletin de la Société Amicale des Géologues Amateurs), n°282, décembre 2008, p.9-24 ;
 « *Quand le Service de Santé faisait « carrières ». La réutilisation des creutes de l'Aisne pour l'activité du Service de santé, pendant le premier conflit mondial* », dans « *Médecine et Armées* (revue du Service de Santé des Armées) », T37, n°3 (juin 2009), p.283-288 ;
 « *Historiographie des "dessous chics" des Capucins, ou L'histoire de l'hôpital Cochin vu par le prisme des carrières* », dans « *XYZ* » n°121 (4^e trimestre 2009 / rubrique histoire) ; p.51-58 ;
 « *Les carrières comme ultime refuge, à l'instar de toute mère-nourricière (en quelque sorte le retour à la matrice intra-utérine évoqué par la psychanalyse)* », p.91-105 de *Liaison SEHDACS* n°19 (2010) ;
 « *Quand l'hôpital Cochin s'appelait déjà Cochin... avant que d'être baptisé officiellement du nom de son créateur !* », p.125-142 de *Liaison SEHDACS* n°19 (2010) ;
 + « *Les mémoires d'un garnement* », mémoires de Jean-Pierre Petit mises en ligne sur son site personnel www.jp-petit.org/bio_fr/bio_fr.htm.



Crédit iconographique du numéro 18 de la Lettre de l'Adamap

Merci à: Archives de l'AP-HP, Yves Cukierman, Daniel Guilmet, Christian Hottin, Patrice Josset, Jean-François Moreau, Michèle Moreau, Photothèque de l'AP-HP, Gilles Thomas.

Pour l'article de Gille Thomas, copyrights:

p.39 : © Bruno Lapeyre
 p.40 haut : carte extraite de l'Atlas du Paris Souterrain
 p.40 bas : © Bruno Lapeyre
 p.41 haut colonne gauche : collection Claude Huguet
 p.41 bas colonne gauche : © DR
 p.41 haut colonne droite : © Baunau
 p.41 milieu colonne droite : © André Rayroles
 p.41 bas colonne droite : © Jean-Yves Legrand
 p.42 : © Baunau
 p.44 haut colonne gauche : © Despé
 p.44 milieu colonne gauche : © Christian David
 p.44 bas colonne gauche : © Christian David
 p.44 colonne droite : © Sehdocs
 p.45 : © Diane AO Dufraisay-Couraud

Société Française d'Histoire des Hôpitaux

Colloque le 10 décembre 2010
 Hotel-Dieu Saint-Jacques
 de Toulouse

«*Un siècle d'évolution des métiers à l'hôpital.*»

Université Paris XIII, CRESC, MSH Paris-Nord, Archives de l'AP-HP 25 et 26 Novembre 2010

Regards croisés sur les relations médecin-malade de la fin du Moyen Âge à l'époque contemporaine.

En reconnaissant les droits du malade, la loi du 4 Mars 2002 relative aux droits des malades et à la qualité du système de santé a marqué un tournant dans les relations médecin-patient. Ces relations complexes, en constante évolution sous l'effet de facteurs scientifiques, idéologiques, politiques et culturels ont été l'objet de la réflexion de nombreux médecins mais aussi des chercheurs en sciences humaines et sociales, depuis la parution en 1957 de l'ouvrage de Michael Balint, *Le médecin, son malade et la maladie*. L'approche pluridisciplinaire de ce colloque vise à apporter une contribution à cette question multiforme en privilégiant la dimension historique. Différents aspects des relations médecin-malade ont été retenus ici : *comment ces relations se sont-elles construites à l'époque moderne ? Quelle place y tient l'argent ? Quelle est celle de la loi ? Comme la dignité de la personne y est elle garantie ? Quelles formes ces relations prennent-elles dans des collectivités telles l'école et l'entreprise ? Comment peuvent-elles s'organiser quand médecin et malade viennent de cultures différentes ? Quelle est le rôle de la presse ? Quelles transformations la recherche peut-elle entraîner sur ces relations ?*

Comité scientifique: Elisabeth Belmas, Régis Bertrand, Yves-Marie Bercé, Jacques Deschamps, Joël Coste, Olivier Faure, Patrice Guérin, Marie-José Michel, Serenella Nonnis.

**Tirage limité et diffusion restreinte
 aux seuls Membres actifs 2010 et aux Conférenciers**



MUSÉE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE - HÔPITAUX DE PARIS

2009

une année
au Musée
de l'AP-HP*

* Les chiffres sont extraits
du rapport d'activités 2009.



ASSISTANCE
PUBLIQUE  HÔPITAUX
DE PARIS

L'opuscule «2009, une année au Musée de l'AP-HP» est disponible sur demande adressée à Marie-Christine Valla, Directrice de la Communication <marie-christine.valla@sap.aphp.fr>

Accueillir

19 311 visiteurs

- * 14 écoles et centres de formation de l'AP-HP
- * 4760 étudiants du domaine sanitaire et social
- * 3000 lycéens
- * 250 élèves du primaire

Rassembler

- * Nuit des musées :

758 visiteurs

- * Journées du patrimoine :

856 visiteurs

Partager

3 expositions au musée

- * *Gaulois en chantier*
- * *Zone pavillonnaire – Barbara Noiret*
- * *L'humanisation de l'hôpital* (lancement)

1 exposition hors les murs

- * *Le grand âge et nous : hier, aujourd'hui, demain* présentée à Epinal, Brest, Le Mans, Dijon

Conserver

Poursuite des restaurations des collections

parmi lesquelles

- * 4 tableaux exposés au 1^{er} étage
- * la chasuble de Saint Vincent de Paul (l'année 2010 commémorera le 350^e anniversaire de sa mort)
- * transfert des collections stockées à l'hôpital Broussais dans une réserve aménagée à l'hôpital Bicêtre (650 objets)

Intéresser

- * **5 reportages TV**
- * **4 mécènes et 6 sociétés partenaires**

s'associent à l'exposition sur l'humanisation
(La DRAC Ile-de-France soutient les activités du m

Enrichir

49 acquisitions

(dons de particuliers et transferts des hôpitaux), soit 29 dossiers d'acquisitions présentés à la Commission scientifique régionale

Coopérer

Prêts accordés à 8 expositions nationales et internationales

dont Sienna, Francfort, Paris (Maison de Victor Hugo), Montpellier (CHRU)

Musée de l'AP-HP

47 quai de la Tournelle
75005 Paris

01.40.27.50.05

musee.ap-hp@sap.aphp.fr

www.aphp.fr/musee